

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVI^e ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME PREMIER

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 20

1856

REVUE
DES
DEUX MONDES

XXVI^e ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME PREMIER

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOÎT, 20
—
1856

Les Roumains

M. Edgar Quinet



2e période, Paris, 1856

Exporté de Wikisource le 19/09/2019

- I. — Les Titres de nationalité et la renaissance littéraire de la Roumanie
 - I. — Une Nationalité découverte — Établissement des colonies
 - II. — La Langue roumaine — Renaissance littéraire
- II. — Leur Histoire et leurs princes. — De La Réorganisation des provinces danubiennes
 - I. — L'Histoire
 - II. — Étienne le Grand et Michel le Brave
 - III. — Reconstitution — Système de défense militaire
 - IV. — Le Phanar
 - V. — Autonomie et souveraineté
 - VI. — La Régénération morale
 - VII. — État social
 - VIII. — Organisation politique
 - IX. — Conclusion

LES ROUMAINS

I.

LES TITRES DE LEUR NATIONALITÉ.

I. — UNE NATIONALITÉ DÉCOUVERTE — ÉTABLISSEMENT DES COLONIES.

Huit millions d'hommes frappent, en supplians, au seuil de nos sociétés occidentales. Que veulent-ils ? Ils demandent qu'on les aide à renaître ; ils revendiquent notre alliance. À peu près inconnus, égarés au bout de l'Europe, ils racontent que de longs siècles de servitude, d'oubli, de déprédations, et tout ce que des hommes sont capables de souffrir, les ont tenus ensevelis, séquestrés du reste de l'espèce humaine. Ils ont vécu, disent-ils,

dans un désert, mais dans un désert où ils n'ont échappé à aucune des misères que traînent après elles l'extrême barbarie et l'extrême civilisation. Après cela, ce qu'ils craignent le plus, c'est qu'une adversité si longue, si persévérante, les ait défigurés au point que les sociétés et les peuples auxquels ils s'adressent ne les reconnaissent plus.

Chose nouvelle en effet dans notre monde moderne, ils ne réclament pas notre assistance, comme cela s'est vu toujours, au nom seul de la justice, de l'intérêt de tous, de l'humanité blessée et violée. Non ; la nouveauté et la grandeur de leur cause, c'est qu'ils se présentent comme des frères oubliés. Avec un accent qui rappelle certains grands procès plaidés par des nations entières dans Thucydide et dans Tacite, lorsque la parenté du sang était encore sacrée, ce qu'ils invoquent surtout, c'est la communauté d'origine ; c'est un lien de famille entre leur race et la nôtre ; c'est une même descendance, un même berceau, la même langue, les mêmes aïeux. La foi peut-être naïve qu'ils montrent dans la religion des souvenirs communs, la persuasion où ils sont que cette religion ne peut être invoquée sans fruit, que les hommes de l'Occident y sont demeurés aussi fidèles qu'ils le sont eux-mêmes, tous ces traits semblent un dernier reste, de l'antiquité dont ils se couvrent pour y chercher leurs titres confondus avec les nôtres.

Les Roumains disent à l'Occident : « Rendez-nous notre droit de cité dans la famille des peuples latins. Nous sommes des vôtres, quoique enveloppés de Barbares. Arrachez-nous à cette captivité. Que l'éloignement ne vous trompe pas sur ce qui nous touche. Des siècles néfastes nous ont tenus séparés de la mère-patrie, de cette Rome d'où nous descendons tous ; mais, quoique

chargés de chaînes étrangères, relégués aux confins de l'Europe, nous sommes des frères pour la France, pour l'Italie, l'Espagne, le Portugal. C'est avec vous que nous voulons former une alliance éternelle, non avec les Barbares qui nous entourent. Vous nous avez oubliés, ayant perdu jusqu'à notre nom, car vous nous appelez Valaques, nous qui nous appelons Roumains. Dans notre profonde misère, s'est-il trouvé une seule époque où nous ayons perdu le souvenir de notre ancienne parenté ? Feuillitez notre histoire. Vous ne trouverez pas chez nous un seul moment d'oubli. Il est vrai qu'il y a eu des temps si funestes, que nous n'avons pas songé à faire valoir nos titres. Eh ! qui eût voulu seulement nous entendre ? Toutes les fois que l'espérance a reparu, c'est vers vous que nous avons tendu les bras. Nous avouons que nous sommes les derniers venus dans la famille latine. Est-ce une raison pour nous contester notre part d'héritage ? Reconnaissez-nous à nos traits, à notre visage. Voyez ! nous portons sur nous le sceau de la vieille Italie ; nous sommes les fils des laboureurs du Latium, du Picentin, de la Gaule Cisalpine et de la province de Narbonne. Mêmes traits, même couleur ; jusqu'aux vêtemens de nos pères, nous avons tout gardé. Voici le pallium, la tunique, les sandales, comme sur la colonne Trajane. Ce sont là des témoins qui parlent pour nous. Plus que tout le reste, nous avons sauvé (Dieu sait au milieu de quelles difficultés et de quels idiomes incultes !) notre langue natale ; vous la parliez autrefois avec nous dans notre berceau commun. Ne nous reconnaissez-vous pas aux accens de cette parole qui nous rappelle à tous la même patrie puissante ? Ne vous servez-vous pas des mêmes mots que nous pour les mêmes choses ? Ne dites-vous pas comme nous pain *pâne*, ciel *cieru*, vie *viâtza*, mort *moârte*, ainsi du reste ? Si notre langue vous semble encore humble et rustique, peut-être

même défigurée par un trop long exil, ne la dédaignez pas : c'est celle que parlaient les vétérans des légions romaines, nos aïeux et vos maîtres. D'ailleurs nous ne désespérons pas de l'embellir à notre tour, si vous nous prêtez votre aide, non pas seulement comme à des hommes, mais comme à des frères, car vous le savez, la langue est, après Dieu, le plus fort lien entre les peuples. Si deux hommes jetés par hasard au milieu de races ennemies ou seulement étrangères s'aperçoivent qu'ils parlent la même langue, dès le premier mot ils font alliance entre eux, parce qu'ils se reconnaissent pour les membres d'une même famille. Le plus fort prête son appui au plus faible ; il l'arrache à la captivité. Vous et nous sommes entourés de races étrangères dont plusieurs sont ennemies. Vous êtes puissans, nous sommes faibles, quoique nous ne soyons pas à mépriser à cause de notre grand nombre. Reconnaissez-nous et sauvez-nous ! »

Telles sont les premières paroles qui sortent de la bouche de tout habitant de la Roumanie. Quiconque aura entretenu quelque commerce avec eux, celui-là avouera que je n'ai rien changé à leurs discours ordinaires.

Dans le temps où l'esprit français aimait, cherchait, répandait partout la lumière avec la vie, si quelqu'un eût appris à Montesquieu, à Voltaire, à Buffon, et après eux à Lessing, à Herder ce qu'ils paraissent avoir toujours ignoré, qu'une race d'hommes toute latine conserve entre la Mer-Noire et les Carpathes les usages, les traditions, en partie l'idiome de la vieille Italie et revendique ses ancêtres, quel éclat, quelle popularité ces grands hommes eussent répandus sur une découverte de ce genre ! Que de rapprochemens, que de résultats et quelle lumière ils en eussent tirés incontinent ! Je ne doute pas

que l'Occident entier n'eût longtemps retenti de cette merveille. Une race d'hommes alliée à la nôtre, perdue et retrouvée, est-ce là un événement qu'ils eussent laissé dans l'ombre ? Je suppose que Montesquieu n'eût pas dédaigné de jeter un regard sur cette dernière parcelle du monde romain. Soit en parlant de la décadence de l'empire, soit en comparant les lois aux climats, il eût donné quelque part une place à la Rome de chaume des Moldo-Valaques. Qui doute que Voltaire se fût attaché à cette antiquité vivante, qu'il en eût fait jaillir tout ce qu'elle renferme de contrastes et d'ironie contre la majesté des choses humaines ? L'Europe aurait eu à répéter d'abord les moqueries du philosophe sur les Cincinnatus, les Régulus des monts Krapaks ; mais cette ironie eût été sans poison, elle eût même servi à populariser une cause encore trop peu connue. Puis le sérieux aurait remplacé le rire, et Voltaire aurait certainement salué le premier une nation renaissante au nom de ce génie romain qu'il a toujours préféré à tous les autres. Du moins il eût ajouté un chapitre à l'*Essai sur les Moeurs des nations* et aux *Histoires de Charles XII et de Pierre I^{er}*. En conduisant ses héros dans la Bessarabie et sur le Pruth, il n'eût pu se défendre de peindre ces provinces et de marquer d'un trait la condition des fils de Romulus soumis aux avanies d'un descendant d'Alcibiade, sous le cimeterre d'un sultan turc. Quant à Buffon, il ne se fût pas borné à dire que l'*aurochs* des Carpathes revit dans les armes de la Moldavie. Il eût voulu décrire ces Carpathes, dernier refuge des espèces animales et des races humaines auxquelles toutes les autres ont déclaré la guerre. On eût vu, de manière à ne pas l'oublier, le tableau de ces montagnes ardues, hérissées de forêts, coupées de torrens qui ne tarissent jamais, où l'*aurochs* pros crit, menacé de disparaître du règne animal, vient dérober sa tête dans

le même temps que la nation dace, puis la nation roumaine, toutes deux proscrites comme lui, vont chercher auprès de lui, dans les mêmes lieux sauvages, une retraite assurée contre les menaces d'extermination que leur jette de toutes parts le monde civil.

Par malheur, l'Occident avait perdu au XVIII^e siècle jusqu'à la dernière trace des populations du Bas-Danube. Le plus savant de nos géographes, le sage d'Anville, fut, il semble, le seul qui vit clair dans cette question. Il fit mieux, il dit très nettement que « le langage actuel de la nation valake est foncièrement un dialecte de la langue latine ; » mais ses deux mémoires, si neufs, si judicieux, ne furent relevés par personne. Si vous voulez vous en assurer, jetez les yeux sur l'*Histoire de la Décadence de l'Empire romain*, par Gibbon. Il s'est donné pour tâche de rechercher, de suivre, de découvrir les derniers vestiges du peuple-roi, même sous les formes les plus défigurées. Son récit ramène forcément à diverses reprises les Moldaves, les Valaques ; il va jusqu'à citer d'anciennes histoires byzantines qui témoignent de leur descendance italienne, et sans discuter ces témoignages, sans même y faire la moindre allusion, il continue de jeter la race roumaine dans la fosse commune des Slaves, des Bulgares, des Albanais. Il rencontre le héros de la nationalité moldave, Étienne le Grand ; il en fait un Slave. Tous les actes glorieux d'une race d'hommes sont attribués à ses plus grands ennemis. Pour elle, son nom n'est pas même prononcé : excès de confusion qui est en même temps l'excès de l'injustice. C'est un des honneurs réservés à notre temps de remettre l'ordre dans ce chaos ; sans doute ici, comme en d'autres circonstances semblables, le premier pas pour ramener la justice dans les choses vivantes sera de replacer la justice dans l'histoire.

Oubliés ou méconnus par les écrivains, il restait aux Roumains une plus dure épreuve à traverser. Lorsqu'au commencement de ce siècle tout le monde se prit à espérer quelque chose au souffle de la révolution française, un rayon, je ne sais lequel, tomba aussi sur les ossemens et les cendres de ces peuples. Ils se sentirent remués par l'ambition de renaître. Deux fois ils s'adressèrent au vainqueur de Lodi et de Marengo. C'était un homme de leur race, le représentant, le consul, peut-être le nouveau Trajan de l'Europe latine. Ne reconnaîtrait-il pas les vétérans et les colons du divin César ? On raconte que Napoléon ne comprit rien au langage de ces hommes qui redemandaient leur vieux droit de cité italienne. A peine s'il laissa tomber sur eux un regard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu d'années après, dans les conférences de Tilsitt, il offrait au tsar d'ensevelir à jamais ces supplians dans l'empire russe.

Pendant que l'Europe occidentale se détournait de plus en plus des populations de la Roumanie, celles-ci ne cessaient d'entretenir la tradition de leurs origines, même dans les époques les plus barbares du moyen âge. Le Goth Jornandès, du VI^e siècle, est le premier historien chez lequel je trouve le nom de Roumanie dans le sens où les paysans disent encore *la terre-romaine*, *tsâra roumanesca*. Au XII^e siècle, le clergé de ces provinces fit un effort marqué pour les rattacher à la civilisation latine. L'archevêque de Zagora écrit au pape Innocent III que les Valaques sont les *héritiers du sang des Romains*. Le pape reconnaît cette descendance comme une chose avérée. Innocent III essaie d'en profiter pour ramener à l'unité romaine les dissidens, qui semblaient chanceler encore. D'autre part, Byzance n'a jamais ignoré la filiation des Moldo-Valaques. Au

xv^e siècle, un écrivain byzantin, Chalcondylas, expose, comme un point reconnu de tous, que la langue roumaine est en tout semblable à la langue italienne, quoiqu'elle soit comprise à grand'peine par les Italiens. Lucius, dans sa description de la Dalmatie, étend cette ressemblance aux usages, aux coutumes.

Après une possession d'état aussi déclarée, comment le souvenir de cette filiation a-t-il été perdu chez nous ? Je pense qu'une chose explique l'isolement extraordinaire dans lequel sont tombés les Moldo-Valaques, et pourquoi le fil qui les rattachait à nos sociétés a été si tôt brisé dans le labyrinthe du moyen âge : c'est qu'ils ont rompu avec l'église catholique. De ce moment, l'Occident a cessé de les connaître. Dans un temps où les rapports religieux étaient les seuls qu'eussent entré eux les hommes éloignés les uns des autres, le lien de la foi brisé, tout fut brisé ; il devint impossible à l'Occident de reconnaître pour parens des peuples schismatiques. Tant que la papauté eut quelque espoir de retenir les Latins des provinces danubiennes, elle fit valoir l'autorité du sang de Romulus ; mais cet espoir une fois perdu (et il fallut y renoncer après la grande épreuve du concile de Florence, où l'archevêque moldave fut démenti par son peuple), la papauté ne vit plus, ne montra plus que des étrangers ou des ennemis dans ces frères. Toute relation, toute correspondance cessa.

De leur côté, aussi longtemps que les Roumains furent pardessus tout infatués de leur schisme, tout ce qui le contrariait leur semblait odieux. Loin de réclamer le renouvellement de l'alliance avec les Latins, c'était beaucoup pour eux de ne pas les mépriser et les haïr. Ainsi les différends de religion couvraient pour les uns et pour les autres la question de race et

de nationalité ; les églises ennemies rejetaient dans l'ombre la parenté de race ; elles tenaient les provinces divisées plus que ne faisait l'éloignement des lieux. La parenté du sang ne pouvait rien où manquait la conformité du dogme. Ni les uns ne tenaient à recouvrer leur droit dans la famille latine, ni les autres n'eussent consenti à l'accorder, et il a fallu que d'autres pensées absolument différentes entrassent dans le monde pour que les titres de la nationalité roumaine retrouvassent leur valeur.

Tout le monde aujourd'hui reconnaît le moldo-valaque pour une langue néo-latine. C'est la une notion vague que l'on admet sans se rendre compte des conséquences qu'elle entraîne et des preuves sur lesquelles elle s'appuie. Je m'étonne de voir dans des ouvrages récents justement estimés que le caractère particulier, distinctif des Roumains soit encore méconnu. Comment cet établissement a-t-il été possible ? Comment s'expliquer ce phénomène presque incroyable d'une société latine, débris perdu d'un vieux monde au milieu d'un océan de peuples étrangers ? Comment, foulés tant de fois et par tout ce que le monde barbare avait de plus violent, cette première empreinte n'a-t-elle pas été effacée ? Comment, au milieu de ce déluge de maux qui n'ont pas cessé même aujourd'hui, se trouve-t-il qu'à certains égards, de toutes les langues romanes, la langue des Carpathes est celle qui se rapproche le plus de l'idiome des Latins ? A ces questions, qui n'ont pu manquer de frapper les esprits, on a répondu d'abord que les Daces, soumis par les Romains, ont été forcés d'apprendre la langue des vainqueurs, que des provinces assujetties à l'empire ont peu à peu désappris leurs anciens idiomes, que les peuples ont dû faire effort pour comprendre les magistrats, qu'ainsi ce sont les classes supérieures qui ont par degré et lentement fait succéder le latin